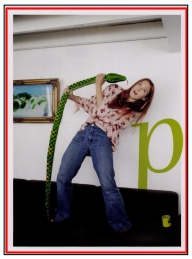
CAUSETTE
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 54960



Date : OCT 17
Page de l'article : p.14-18
Journaliste : SARAH GANDILLOT

Tous droits réservés à l'éditeur

ROND-POINT 7475642500509

CAUSETTE
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 54960

Date : OCT 17
Page de l'article : p.14-18
Journaliste : SARAH GANDILLOT

LA COPINE DE CAUSETTE

LÆTITIA DOSCH fait tout être

Dans *Jeune Femme*, premier film ébouriffant de Léonor Serraille, Caméra d'or au Festival de Cannes, la comédienne explose. Rencontre avec une actrice, qui apporte au cinéma français bien calibré un vent de liberté. Tant par ses choix de rôles et la façon dont elle les incarne, que par ses choix de vie, Lætitia Dosch rebat les cartes de la féminité. Salutaire !

PAR SARAH GANDILLOT – **PHOTOS** RÉMY ARTIGES POUR *CAUSETTE*

Quand le photographe arrive, ça fait bien deux plombes qu'on papote avec Lætitia Dosch comme deux vieilles copines, chez elle, autour d'un litron de tisane Saveurs du soir (il est 10 heures du mat), qui infuse depuis trop longtemps dans un thermos d'avant-guerre. La comédienne, qui vit dans une sorte d'ancien atelier d'artiste, au fond d'une impasse fleurie du XXe arrondissement de Paris, s'est envoyé la moitié d'un paquet de biscuits au chocolat en guise de petit déj et a déjà fumé quatre ou cinq clopes. Elle avait prévu de repasser son chemisier et de se faire une petite beauté avant la séance photo, mais notre discussion l'a clairement détournée de son objectif. C'est à l'arrache, et devant un petit miroir de poche, qu'elle s'étale maladroitement sur la tronche un peu d'un fond de teint sorti des entrailles de sa salle de bains. Elle n'a pas l'air d'avoir trop l'habitude... Quand on sait que la plupart des actrices refusent catégoriquement une séance photo sans une armée de maquilleurs-coiffeurs-stylistes (sans parler de la retouche Photoshop de rigueur), l'attitude de Lætitia Dosch, affranchie des normes propres à son métier et à son sexe, a de quoi nous ravir.

Le public ne l'a vraiment découverte qu'en 2013, au cinéma, dans *La Bataille de Solférino*, de Justine Triet. Elle y campait une journaliste pour iTélé, complètement dépassée par ses deux filles qui hurlent et son ex *borderline* (Vincent Macaigne). Le tout sur fond de directs chahutés par la foule, depuis la rue de Solférino, le jour de l'élection de François Hollande. On y découvrait l'ampleur de la tornade Dosch. Et l'extrême intensité de son jeu. Sa voix de crécelle un peu nasillarde, son débit mitraillette, son corps physique et sensuel. Mais aussi cette impression qu'elle donne, toujours, de se foutre royalement de se montrer sous son meilleur jour. Ce rôle l'a révélée au cinéma, elle en est consciente, mais elle l'a ensuite porté un peu « *comme un fardeau* ». « *On me voyait comme l'hystérique de service. Je déteste ce mot, déjà, et puis je me suis sentie prisonnière de cette image* », confie-t-elle. Pas sûr que le personnage de Paula, dans *Jeune Femme*, qui sort début novembre, puisse lui permettre de se décoller de cette étiquette. Le rôle n'en est pas moins beau.

La condition féminine, un questionnement perpétuel

Quand le film démarre, Paula vient de se faire plaquer par son photographe de mec. Elle se fracasse la tête de rage sur la porte de leur appartement, le harcèle sur son interphone, leur gros chat angora dans les bras et des chaussettes turquoise dans ses sabots. La scène se termine à l'hôpital, un gros pansement sur le front, dans une séquence aussi drôle que désespérée. Le reste du film déroule le parcours initiatique de Paula pour s'affranchir de cet homme et reconquérir sa liberté. Une longue errance dans Paris, faite de rencontres atypiques, de solitude à crever aussi, de précarité, de petits boulots. « *Ce que j'aime chez*

Tous droits réservés à l'éditeur

Paula, c'est que sa liberté ne passe pas par une réussite sociale. Elle peut trouver sa voie en faisant du baby-sitting ou en travaillant dans un bar à culottes. Je trouve qu'aujourd'hui, on associe trop systématiquement la conquête de la liberté à celle du pouvoir. Et puis cette façon qu'elle a, très franche, voire brutale, de s'exprimer. On voit rarement ça au cinéma... », explique Lætitia Dosch pour qui ce que signifie être une femme aujourd'hui est, sans aucun doute, l'une de ses interrogations permanentes. La question de la femme comme objet l'obsède pas mal. Comme celle de la domination. Ces sujets de réflexion sont d'ailleurs au cœur de sa prochaine création. Un duo – elle, nue, avec un cheval – dans lequel elle met en parallèle la condition animale et celle de la femme. Elle y a d'ailleurs travaillé tout l'été, dans un haras en Suisse. « *Être actrice, et donc dépendre du désir des autres, est très compliqué pour moi. Raison pour laquelle j'ai besoin de créer mes propres spectacles. Ça compense !* » reconnaît-elle.

Jusqu'ici, Lætitia Dosch avait donc conquis sa liberté plutôt du côté des planches. Avec d'autres, bien sûr, et pas des moindres, tels Éric Vigner, Éric Ruf, Marco Berrettini, Jonathan Capdevielle, mais aussi, et souvent, seule, dans ses propres créations. Des spectacles ovnis qui, toujours, flirtent avec les limites et le malaise. En particulier dans *Lætitia fait péter*, monté en 2010. Un spectacle dans lequel elle jouait une comique de stand-up hyper nulle qui ne faisait que des blagues abjectes sur les juifs, les handicapés ou les pédophiles. Une sorte de métaspectacle qui questionnait le rôle des comiques et autres « stand-uppers » d'aujourd'hui, mais aussi les limites de l'humour et du rire. « *Oui, et aussi le désespoir et l'ambiguïté qu'il peut y avoir derrière ce type de blagues que j'entendais parfois, en fin de soirée, dans la bouche de certains de mes amis, un peu alcoolisés. Et pourquoi, même moi, ça pouvait aussi me faire rire de temps en temps* », analyse-t-elle. Un spectacle très « *autodestructeur* », mais « *génial à interpréter* » qu'elle adorerait rejouer si les programmateurs, un peu frileux jusqu'ici, le voulaient bien. « *Le fait que ce soit une femme, aussi, qui dise des horreurs m'intéressait* », ajoute-t-elle.

"Peur de rien, et surtout pas de déplaire"

Il faut avoir du cran pour oser jouer ça. Mais, de l'aveu du réalisateur Jérôme Bonnell, ami de la comédienne depuis le lycée, « *Lætitia n'a peur de rien. Et surtout pas de déplaire* ». « *Elle prend des risques et se met en danger* », confirme Léonor Serraille. Son nouveau spectacle, *Un album*, qu'elle reprend actuellement au Théâtre du Rond-Point, à Paris, en témoigne lui aussi. Elle y joue, sans transition, et comme par associations d'idées, près de quatre-vingts personnages, croisés dans la rue au gré de ses pérégrinations ou dans sa vie : « *Je marche beaucoup et je passe du temps dans les cafés. Je discute avec les gens. Et comme j'ai une très bonne mémoire, je retiens tout. Pour ce spectacle, je suis allée observer*

Tous droits réservés à l'éditeur

ce que disaient les gens dans les bibliothèques, les hôpitaux ou à Pôle Emploi. Et surtout, comment ils le disaient. » Au final, sur scène, Lætitia Dosch, étonnante transformiste, est successivement un bébé, une vieille dame prostrée dans un fauteuil, un mari quitté, une maîtresse de maison ultra snob, un psy qui n'en peut plus de ses patients, une actrice qui en fait des caisses ou des parents au bout du rouleau. « *Ce qui m'a plu chez elle, avant de la rencontrer,* se souvient Léonor Serraille, *c'est que, selon les photos sur lesquelles je la voyais, elle n'avait jamais la même tête. Parfois une tête d'enfant, parfois de femme fatale, parfois un visage très brut sans maquillage.* » De ces mille visages, la comédienne a fait sa force. De ses mille rencontres fortuites aussi.

"Être actrice, et donc dépendre du **désir des autres**, est très compliqué pour moi. Raison pour laquelle j'ai besoin de créer mes propres spectacles. Ça compense !"

Un engagement viscéral

« *Lætitia est quelqu'un de très bienveillant et de profondément tourné vers l'autre. Elle nourrit les SDF dans sa rue, s'est louée une petite chambre d'hôtel pourrie à Calais pour aller voir les migrants, a sauvé un mec en overdose à Genève qui allait se foutre sous le bus et s'est pris une beigne au passage, peut passer une soirée entière à jouer avec des enfants dans une fête ou quatre heures à masser le ventre de mon fils quand il avait mal au bide, bébé* », raconte sa meilleure amie, la metteuse en scène Noëmie Ksicova. « *Je crois que ce n'est pas politique, mais plutôt un engagement humain viscéral. La souffrance lui est insupportable.* » Politique, elle l'est tout de même un peu, elle qui a passé des heures à Nuit debout, prenant largement part aux différentes commissions sur la place de la République et aux manifestations qui ont suivi. Et qui tracte pour un parti politique dont elle taira le nom, soudainement prise de pudeur.

Lætitia Dosch a 37 ans. Elle vit seule et n'a pas d'enfants. « *Jusqu'à très récemment, je n'y avais pas pensé* », dit-elle. La société s'emploie à lui rappeler que l'horloge tourne, et elle trouve « *trop injuste que les femmes n'aient pas autant de temps que les hommes* ». Elle aimerait bien en faire, trouverait ça génial, mais pour cela, « *il faudrait d'abord trouver un homme qui accepte que sa femme soit vraiment libre* », ce qu'elle trouve « *pas évident* ». « *J'ai rencontré plein d'hommes, pourtant très progressistes, très intelligents, qui, au fond, préféraient que leur femme soit plutôt derrière eux. Ou au mieux, à côté* », déplore-t-elle. Parfois, elle se dit que ça la « *reposerait* » un peu de se lover dans cette facilité, de s'appuyer sur quelqu'un, elle qui ne compte jamais que sur elle-même. Mais le désir de créer et d'inventer son propre destin sans cesse la rattrape. Elle a conscience que, du coup, il y a peut-être des choses qu'elle va « *rater dans* [sa] *vie privée* ». Mais elle a l'air d'en prendre son parti.

Elle a décidé, il y a deux ans, de quitter son tout petit appartement du centre de Paris pour cette maison de poupée trop chère pour elle. « *Mais je me suis dit que comme j'y passais ma vie, j'allais y foutre tout mon pognon* », lance-t-elle, hilare. Quand elle rit, c'est à gorge déployée. Lætitia Dosch est « *incontestablement tournée du côté de la joie* », dit Léonor Serraille. Et à pleurer de rire. « *Un humour de gaffes, parfois fait exprès, parfois pas* », confirme Noëmie Ksicova. « *Un humour de l'instant, sans retenue, les pieds dans le plat* », précise Jérôme Bonnell, qui ajoute : « *Lætitia ne met jamais en avant sa fragilité. Au contraire, elle dépense beaucoup d'énergie à la planquer. Il y a une violence en elle qui existe, qui fait partie de ses secrets, et qu'elle s'emploie sans cesse à surmonter. C'est ce qui est émouvant chez elle.* »

Le secret serait-il planqué du côté de l'enfance ? Sans doute, si l'on s'en tient à ce qu'elle en dit : « *J'étais quasiment muette jusqu'en terminale.* » Il faut dire que l'ambiance à la maison est spéciale. Lætitia vit avec sa mère, sa sœur et... tout le reste de sa famille maternelle ! Les oncles, les tantes, les cousins, les grands-parents. Toute une tribu d'aristos folklo en coloc dans un grand appartement parisien. « *Ça s'est fait comme ça... Plein d'entre eux avaient divorcé. Alors, tout le monde est retourné au bercail.* » Le père de Lætitia, suisse, l'avait déserté très tôt, le bercail. Un homme très drôle – « *trop grand, trop gros, Orson Welles quoi !* » – qu'aujourd'hui elle voit une fois tous les quatre ans. « *On se voit, on s'engueule et c'est reparti pour quatre ans.* »

Drôles d'oiseaux

À l'époque de la grande coloc, donc, son grand-père, ornithologue, collectionne les œufs d'oiseaux. « *Il les vidait, puis les rangeait dans des boîtes. J'ai grandi entourée de dix mille œufs exposés dans des bibliothèques et d'oiseaux empaillés, c'était quelque chose...* » Sur le balcon trônait une grande volière avec des oiseaux bien vivants. Près du téléphone, une pie qui avait appris à parler. « *À une période, y a même eu un fennec et des chinchillas.* » Drôle d'histoire ! Une famille à la « *fantaisie cruelle, avec beaucoup de règles à respecter, pas mal d'humiliations et de punitions,* se souvient-elle. *Un monde du secret, où tout ce qui n'était pas gai devait être caché. Beaucoup de choses sous le tapis...* » Lætitia est une enfant solitaire, « *très dans* [sa] *tête* ». Et ça ne s'est pas arrangé quand le beau-père, avec lequel elle ne s'entendait pas « *DU TOUT* », insiste-t-elle, débarque. « *Alors, je me suis protégée. Il y avait tellement de choses que je ne pouvais pas dire que je me suis tue.* »

Toute son enfance, elle passe pour « *la bizarre* », celle qui a « *trop d'émotions* ». « *D'autant que ma mère m'habillait avec*

Tous droits réservés à l'éditeur

CAUSETTE
Pays : France
Périodicité : Mensuel
OJD : 54960

Date : OCT 17
Page de l'article : p.14-18
Journaliste : SARAH GANDILLOT

1980
Naissance à Paris
2002
Entre au Cours Florent
2004
Entre à La Manufacture, Haute École des arts de la scène, à Lausanne (Suisse)
2014
Joue Daphné dans la série Ainsi soient-ils, *saison 2.*
La Mégère apprivoisée, *de Shakespeare, au Théâtre de la Ville, à Paris*
2015
La Belle Saison, *de Catherine Corsini,*
Mon Roi, *de Maïwenn*

POUR ALLER PLUS LOIN

Jeune Femme, **de Léonor Serraille.** En salles le 1er novembre.
Un album, **de et avec Lætitia Dosch.** Au Théâtre du Rond-Point, à Paris. Jusqu'au 5 novembre.

des robes à smocks et des kilts. Des trucs qui ne se faisaient plus depuis vingt ans », se marre-t-elle. Une enfance silencieuse, le nez planqué dans *Le Club des cinq* à rêver de devenir la meilleure amie de Claude, l'héroïne qui ose tout, quand on voulait lui refourguer *Le prince Éric*, « *un scout bon à rien* ». Pendant les vacances, heureusement, il y a les *Hara-Kiri* planqués dans le grenier du tonton. « *C'est comme ça que j'ai découvert la sexualité !* »

La bande des "freaks"

Tout se décoince au lycée, où Lætitia rencontre ceux qui sont encore aujourd'hui ses meilleurs amis. Une bande de quatre ou cinq potes qui, eux non plus, n'avaient pas réussi à trouver leur place. « *L'un parce qu'il avait une grosse cicatrice au milieu du visage, l'autre parce qu'il était un peu monstrueux* », raconte-t-elle. La bande de *freaks* réussit à retourner le lycée. Ils en deviennent les stars. « *On était fous. On crachait dans la classe, on faisait que des conneries.* » Jérôme Bonnell confirme : « *On faisait des paris et celui qui perdait devait aller imiter un animal devant tout le monde, en plein milieu de la cour. J'ai de beaux souvenirs de Lætitia faisant la poule en hurlant sur le terrain de volley* », rigole-t-il. « *À l'époque, elle ne disait pas encore qu'elle voulait être actrice. Elle avait la pudeur des exubérants,* se souvient le réalisateur. *Au lycée, on ne voyait qu'elle. De longues robes colorées, des semelles compensées hyper hautes, les cheveux très courts qu'elle teignait d'une couleur différente tous les mois.* » Belle revanche sur l'enfance !

C'est une histoire d'amour avec un comédien connu, quelques années plus tard, qui lui donne l'envie fougueuse de faire ce métier. Même si, au fond, elle était « *née pour ça* ». Après lui avoir mis le pied à l'étrier, il l'a quittée en lui disant : « *Il n'y a pas de place pour deux comédiens dans un couple.* » Elle l'a compris, et depuis quinze ans, elle trace sa route. Route qui devrait la conduire rapidement en haut de la montagne. ●

Tous droits réservés à l'éditeur